

# Tracy Chevalier

## Prodigieuses créatures



folio

COLLECTION FOLIO

Tracy Chevalier

# Prodigieuses créatures

*Traduit de l'américain  
par Anouk Neuhoff*

Quai Voltaire

*Titre original :*

REMARKABLE CREATURES

© 2009, by Tracy Chevalier.  
© Quai Voltaire/La Table Ronde, 2010,  
*pour la traduction française.*

Tracy Chevalier est américaine et vit à Londres depuis 1984 avec son mari et son fils. Elle est l'auteur du *Récital des anges*, de *La Dame à la Licorne*, de *La Vierge en bleu*, et de *La jeune fille à la perle*, adapté au cinéma par Peter Webber en 2002, et interprété par Scarlett Johansson.



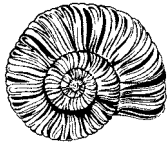
*Ce livre est pour mon fils, Jacob*





1

*Différente  
de toutes les pierres de la plage*





La foudre m'a frappée toute ma vie. Mais une seule fois pour de vrai. Je devrais pas m'en souvenir, parce que j'étais à peine plus qu'un bébé. N'empêche, je m'en souviens. J'étais dans un champ, avec des chevaux et des cavaliers qui exécutaient des numéros. Tout à coup, un orage est arrivé, et une femme — pas Maman — m'a prise dans ses bras pour m'emmener sous un arbre. Alors qu'elle me serrait fort contre elle j'ai levé les yeux et j'ai vu le motif des feuilles noires sur le blanc du ciel.

Soudain il y a eu un bruit, comme si tous les arbres tombaient autour de moi, et une lumière brillante, vive, l'impression de regarder le soleil. Une décharge m'a traversé le corps. C'était comme si j'avais touché un charbon ardent ; il y avait une odeur de chair roussie et je ressentais une vague douleur, mais en même temps ça faisait pas mal. L'impression d'être un bas retourné.

D'autres ont commencé à m'attraper et à crier, mais je n'arrivais pas à émettre un son. On m'a transportée quelque part, et puis j'ai senti de la chaleur tout autour, pas une couverture, mais du

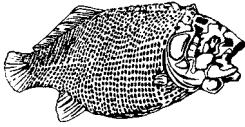
mouillé. C'était de l'eau et je savais reconnaître l'eau : notre maison se trouvait à deux pas de la mer, je la voyais de nos fenêtres. Puis j'ai rouvert les yeux, et c'est comme s'ils ne s'étaient pas refermés depuis.

La foudre avait tué la femme qui me serrait dans ses bras, et aussi les deux filles qui se tenaient à côté, mais j'avais survécu. Il paraît que j'étais une enfant silencieuse et malade avant l'orage, et que c'est en grandissant que je suis devenue pleine de vigueur et d'entrain. En tout cas, le souvenir de cette foudre court encore en moi comme un frisson qui marque les moments forts de ma vie : quand j'ai vu le premier crâne de crocodile trouvé par Joe, et quand j'ai trouvé le reste de son corps ; quand j'ai découvert mes autres monstres sur la plage ; quand j'ai rencontré le colonel Birch. Parfois je sens la foudre me frapper sans que je sache pourquoi. De temps en temps je comprends pas, mais j'accepte ce que me dit la foudre, car la foudre c'est moi. Elle est entrée en moi quand j'étais bébé et elle n'est jamais repartie.

Je ressens un écho de la foudre chaque fois que je trouve un fossile, une petite secousse qui dit : « Oui, Mary Anning, tu es différente de toutes les pierres de la plage. » C'est pour ça que je suis une chasseuse : pour sentir cet éclair, et cette différence, chaque jour.

2

*Une activité peu distinguée,  
salissante et mystérieuse*





Mary Anning en impose par ses yeux. Ce détail m'a semblé évident dès notre première rencontre, quand elle n'était qu'une fillette. Ses yeux sont marron comme des boutons, et brillants, et elle a cette manie des chasseurs de fossiles de toujours chercher quelque chose, même dans la rue ou à l'intérieur d'une maison, où il n'y a aucune chance de trouver quoi que ce soit d'intéressant. Cette particularité la fait paraître pleine d'énergie, même lorsqu'elle reste sans bouger. Mes sœurs m'ont dit que moi aussi je jetais des coups d'œil alentour au lieu d'arborer un regard impassible, mais dans leur bouche ce n'est pas un compliment, tandis que dans la mienne, envers Mary, c'en est un.

J'ai remarqué depuis longtemps que les gens ont tendance à en imposer par un trait particulier, une partie du visage ou du corps. Mon frère John, par exemple, en impose par ses sourcils. Non seulement ils forment des touffes proéminentes au-dessus de ses yeux, mais ils constituent la partie la plus mobile de son visage, traduisant le cours de ses pensées tandis que son front se creuse ou bien se lisse. Il est le puîné des cinq enfants Phil-

pot, et le seul fils, ce qui lui a donné la charge de quatre sœurs à la mort de nos parents. Une telle situation animerait les sourcils de n'importe qui, même si enfant, déjà, il était sérieux.

Ma plus jeune sœur, Margaret, en impose par ses mains. Bien que petites, elles ont, proportionnellement, des doigts longs et élégants, et de nous toutes c'est celle qui joue le mieux du piano. Elle est encline à onduler des mains en dansant, et quand elle dort elle étire ses bras au-dessus de sa tête, même lorsqu'il fait froid dans la chambre.

Frances a été la seule sœur Philpot à se marier, et elle en impose par sa poitrine, ceci, je suppose, expliquant cela. Nous, les sœurs Philpot, ne sommes pas connues pour notre beauté. Nous avons une charpente anguleuse et des traits accusés. De plus, la fortune familiale s'est avérée tout juste suffisante pour qu'une seule d'entre nous puisse se marier sans trop de difficultés, et Frances a remporté la course, quittant Red Lion Square pour devenir la femme d'un négociant de l'Essex.

Les personnes que j'ai toujours le plus admirées sont celles qui en imposent par leurs yeux, comme Mary Anning, car elles semblent plus à même de comprendre le monde et ses rouages. C'est par conséquent avec Louise, ma sœur aînée, que je m'entends le mieux. Elle a des yeux gris, comme tous les Philpot, et elle parle peu, mais quand son regard se fixe sur vous, vous y prêtez forcément attention.

J'ai toujours rêvé d'en imposer par mes yeux moi aussi, mais je n'ai pas eu cette chance. J'ai une mâchoire saillante, et quand je serre les dents — plus souvent qu'à mon tour, tant le monde m'indispose —, elle se crispe et s'aiguise comme



la lame d'une hache. Lors d'un bal, j'ai surpris un soupirant potentiel à dire qu'il n'osait pas m'inviter à danser de peur de se couper contre ma joue. Je ne me suis jamais véritablement remise de cette observation. On ne s'étonnera pas que je sois une vieille fille, et que je danse si rarement.

J'aurais bien aimé passer de la mâchoire aux yeux, mais j'ai constaté que les gens ne changent pas de trait dominant plus qu'ils ne peuvent modifier leur caractère. Je dois donc m'accommoder de cette forte mâchoire qui rebute tant les gens, taillée dans la pierre comme les fossiles que je ramasse. Du moins le croyais-je.

J'ai rencontré Mary Anning à Lyme Regis, où elle a vécu toute sa vie. Je ne m'attendais certes pas à habiter cette ville. En effet, nous les Philpot avons grandi à Londres, en particulier à Red Lion Square. Si j'avais entendu parler de Lyme — comme on entend parler des stations balnéaires lorsqu'elles deviennent à la mode... —, nous n'y étions jamais allés. Durant l'été, nous nous rendions en général dans des villes du Sussex comme Brighton ou Hastings. Du vivant de notre mère, nous allions sur la côte aussi bien pour l'air pur que pour les baignades, car elle souscrivait aux vues du Dr Richard Russell, qui avait écrit une thèse sur les bienfaits de l'eau iodée : elle était vivifiante quand on s'y baignait et purgative quand on la buvait. Si je refusais d'en ingurgiter, j'acceptais cependant d'y nager. Je me sentais chez moi au bord de la mer, et pourtant je n'avais jamais imaginé que cela deviendrait un jour une réalité.

Toujours est-il que deux ans après la mort de nos parents, mon frère John nous annonça un

soir au dîner ses fiançailles avec la fille d'un des amis avocats de notre père. Nous l'embrassâmes et le félicitâmes, et Margaret, pour fêter l'événement, joua une valse au piano. Mais au lit cette nuit-là je pleurai à chaudes larmes, tout comme mes sœurs, j'imagine, car notre existence londonienne telle que nous l'avions connue était terminée. Une fois notre frère marié nous n'aurions pas assez de place et de moyens pour pouvoir tous habiter à Red Lion Square. La nouvelle Mrs Philpot souhaiterait bien sûr être la maîtresse des lieux, et remplir la maison d'enfants. Trois sœurs, c'était beaucoup trop, d'autant que nous avons peu de chances de nous marier un jour. Louise et moi nous savions toutes deux condamnées à demeurer vieilles filles. Ayant peu de fortune, il nous aurait fallu attirer les hommes par notre physique et notre tempérament, or les nôtres manquaient trop de régularité pour s'avérer d'un quelconque secours. Ses yeux avaient beau éclairer et embellir son visage, Louise était très grande — bien trop grande pour convenir à la plupart des hommes —, et elle avait des mains et des pieds immenses. De plus, elle était tellement silencieuse que les prétendants étaient décontenancés par son attitude, se figurant qu'elle les jugeait. C'était sans doute le cas. Pour ma part, j'étais petite, anguleuse et dénuée de beauté, et comme je ne pouvais séduire par mes charmes, je m'efforçais de discuter de choses sérieuses, ce qui faisait tout autant fuir les hommes.

Nous allions donc devoir migrer, telles des brebis qu'on change de pacage, et la transhumance s'effectuerait sous la houlette de John.

Le lendemain matin, il posa sur la table du petit déjeuner un livre qu'il avait emprunté à un ami. « J'ai pensé que pour vos vacances d'été vous aimeriez peut-être visiter un endroit nouveau, plutôt que de retourner chez notre tante et notre oncle à Brighton, suggéra-t-il. Pourquoi pas une petite excursion le long de la côte sud ? Avec la guerre contre la France qui empêche les voyages vers le continent, les stations balnéaires se multiplient sur le littoral. Il y a peut-être des villes d'eau qui vous plairont encore plus que Brighton. Eastbourne, peut-être, ou Worthing. Ou, plus loin, Lymington, ou encore la côte du Dorset : Weymouth ou Lyme Regis... » John récitait ces noms comme s'il faisait défiler une liste dans sa tête, et qu'il cochait les lieux au fur et à mesure. C'est ainsi que fonctionnait son esprit rigoureux d'avocat. Il avait de toute évidence réfléchi à notre destination, mais il voulait nous y amener en douceur. « Jetez un coup d'œil pour voir ce qui vous tente. » John tapota le guide. Bien qu'il n'en soufflât mot, nous savions toutes que nous ne cherchions pas simplement une villégiature mais une nouvelle résidence, où nous pourrions vivre dans un confort relatif au lieu de mener une existence de miséreuses à Londres.

Quand il se fut retiré dans ses quartiers, je m'emparai du livre. « Guide de toutes les stations thermales et balnéaires — année 1804 », lus-je à haute voix à l'intention de Louise et Margaret. En feuilletant l'ouvrage, je trouvai, classés par ordre alphabétique, des articles sur différentes villes anglaises. Bath, station en vogue, bénéficiait bien entendu de l'article le plus long : quarante-neuf pages, assorties d'une grande carte et d'un

dépliant qui offrait une vue panoramique de la ville, avec ses façades symétriques élégantes que cernaient les collines alentour. Notre cher Brighton avait droit à vingt-trois pages et à un compte rendu élogieux. Je cherchai les villes qu'avait mentionnées notre frère : certaines n'étaient que de vulgaires villages de pêcheurs, motivant à peine deux pages de platitudes insignifiantes. John avait fait une croix dans la marge en face de chaque bourgade. Il avait sans doute lu tous les articles du guide et retenu les endroits les plus appropriés. Il avait étudié la question.

« Pourquoi pas Brighton ? » demanda Margaret.

J'étais alors en train de parcourir le texte sur Lyme Regis, et je grimaçai. « Voilà ta réponse, dis-je en lui tendant le guide. Regarde ce que John a marqué.

— Lyme, lut Margaret à haute voix, est fréquenté principalement par des personnes de la petite bourgeoisie qui s'y rendent non seulement pour recouvrer la santé, mais aussi, et peut-être avant tout, pour redorer leur blason ou reconstituer un capital épuisé. » Elle laissa tomber le livre sur ses genoux. « Brighton est donc trop cher pour les sœurs Philpot, c'est bien cela ?

— Tu pourrais rester ici avec John et sa femme... proposai-je dans un élan de générosité. Ils accepteraient sans doute de garder l'une de nous. Autant ne pas toutes nous retrouver exilées sur la côte.

— Ne dis pas de sottises, Elizabeth. Pas question de nous séparer », déclara ma sœur avec une loyauté qui me poussa à la prendre dans mes bras.

## DU MÊME AUTEUR

*Aux Éditions Quai Voltaire*

LA JEUNE FILLE À LA PERLE, 2000 (Folio n° 3648)

LE RÉCITAL DES ANGES, 2002 (Folio n° 3943)

LA DAME À LA LICORNE, 2003 (Folio n° 4166)

LA VIERGE EN BLEU, 2004 (Folio n° 4355)

L'INNOCENCE, 2007 (Folio n° 4772)

PRODIGIEUSES CRÉATURES, 2010 (Folio n° 5267)



# Prodigieuses créatures Tracy Chevalier

Cette édition électronique du livre  
*Prodigieuses créatures* de Tracy Chevalier  
a été réalisée le 14 octobre 2013  
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782070442546 - Numéro d'édition : 253078).

Code Sodis : N48703 - ISBN : 9782072439988

Numéro d'édition : 232282.